

« ÇA ME SAOULE ! »

À m'entendre dire cela, mon conjoint ne me trouve pas si sereine par rapport à la religion catholique. Je ne ressens pas le besoin de spiritualité, les cérémonies religieuses ne font rien résonner en moi et m'ennuient, le message dogmatique de l'Eglise ne m'attire pas, je ne m'inquiète pas du devenir de mes proches morts (« le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants ») ni de ma propre mort. Mais peut-être que je me trompe... Seul un voyage en Israël en 2013, guidé par une amie historienne de l'art, théologienne et au regard historique, m'a fait vibrer et a stimulé ma curiosité. Il s'agissait d'un itinéraire culturel et spirituel - et non d'un pèlerinage - pour comprendre l'histoire de cette terre, la manière dont s'est élaborée la religion juive puis chrétienne au fil des différentes civilisations. C'était en réalité sûrement la première fois que je portais un vrai regard d'adulte sur la religion (en mon temps étudiant, j'échangeais pourtant déjà beaucoup avec une amie protestante et nous avons partagé deux séjours à Taizé, lieu œcuménique de rencontre, d'enseignement et de prière), la première fois aussi qu'il me semblait entendre une lecture critique de la Bible, des références à l'exégèse qui rendaient ces textes bien plus en cohérence avec ma façon de penser. Un moment de plus grande proximité avec le message de ce livre et le message du Christ. Mais le message du Christ n'est pas la foi et la foi « ne s'invente pas » et sans foi, il n'est pas possible de se dire chrétien.



Mes parents étaient catholiques et nous ont élevés dans la pratique de la foi. J'ai prononcé ma promesse scoute... devant Dieu, j'ai effectué volontairement ma confirmation - un sacrement fondamental qui redit l'importance de la foi et de l'Eglise pour soi - à l'âge de 14 ans (même si la notion d'Esprit Saint était abstraite et floue pour moi). A cette époque, ma mère a pris 4 ans de cours de théologie qui ont ébranlé certaines de ses certitudes et lui ont fait prendre un certain recul dans sa pratique. Nous en discutons. Adolescents, mes parents respectaient les désirs de chacun de leurs quatre enfants, désirs opposés entre l'aînée qui pensait vouloir devenir carmélite et la cadette qui était en rébellion contre la religion et le milieu bourgeois catholique. Je pratiquais déjà moins souvent mais restais investie.

J'ai tout vécu avec sincérité dans ma jeunesse. Mais c'est peut-être lorsque l'on mûrit, lorsque l'on se retrouve seul avec son désir de nourrir sa prétendue foi et son besoin de spiritualité que le vrai besoin et la véritable croyance se font jour (je fus étudiante à distance de la ville de mes parents). Le détachement fut progressif, imperceptible, immanquable. Jeune adulte, j'ai vécu des années de profonde souffrance psychique au cours desquelles je n'ai jamais questionné le rôle de Dieu, jamais non plus cherché à puiser des ressources dans la foi : cette quête ne m'a pas effleuré l'esprit, j'étais « loin » de la religion. Et je n'ai pas retrouvé d'élan spirituel lorsque j'ai repris goût à la vie et n'en ai ressenti aucun manque. La religion catholique me paraissait entravante par certains aspects.

Aujourd'hui, la culture religieuse me semble fondamentale car elle nourrit notre histoire, l'art, l'architecture... Mais la foi et la religion ne me paraissent pas essentielles pour trouver du sens à la vie, à sa vie, ni même pour enrichir ou contenir nos relations humaines.

Elisabeth CHAVANNE.